

MIRANDA JAMES

*Le Chat du bibliothécaire*  
**SUCCÈS MORTEL**

J'AI  
LU



# **SUCCÈS MORTEL**



MIRANDA JAMES



*Le Chat du bibliothécaire*  
**SUCCÈS MORTEL**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guillaume Le Pennec*



*Titre original*  
MURDER PAST DUE

*Éditeur original*  
Berkley Prime Crime, published by Berkley,  
an imprint of the Penguin Random House LLC.

© Dean James, 2010

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2021

Un ouragan avait traversé ma cuisine, ce matin-là. Un ouragan nommé Justin.

Je soupirai en contemplant l'étendue des dégâts post-petit déjeuner de mon pensionnaire. Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Une brique de lait avait été abandonnée sur la table, de même qu'un bol, une cuiller et un paquet de céréales grand ouvert. Ces dernières étaient éparpillées un peu partout. Des éclaboussures de lait étaient quant à elles visibles autour du bol et d'une assiette contenant les restes d'un toast.

Du coin de l'œil, j'aperçus un beurrier laissé en plein soleil, sans couvercle, et un sachet de pain de mie dénoué. Deux tranches avaient été glissées dans le grille-pain, mais Justin semblait avoir oublié d'abaisser la manette. Je m'approchai de l'évier pour récupérer mon journal ; Justin avait réussi à répandre de l'eau en travers des pages, désormais collées les unes aux autres. J'avais bien fait de le lire plus tôt dans la matinée.

Je pris quelques secondes pour regarder par la fenêtre et contempler le jardin, le temps de recouvrer mon calme. Puis je reportai mon attention sur la pièce. Bon, ce n'était peut-être pas un ouragan, plutôt une perturbation tropicale – certes horripilante mais mineure. Je n'étais pas de ces maniaques de la propreté qui vous font une syncope au moindre

semblant de bazar. Comme la plupart des hommes, je peux me montrer désordonné... Enfin, je préfère largement quand tout est propre et bien rangé.

En l'occurrence, je n'avais pas de raison de m'agacer pour si peu. Justin avait peut-être failli être en retard pour son premier cours. Ceci dit, le campus de l'université d'Athens n'était qu'à trois pâtés de maisons. En courant, il pouvait y être en moins de cinq minutes.

Ce comportement ne lui ressemblait pas, et c'était bien ce qui me perturbait le plus. Cela faisait deux mois que le jeune homme de dix-huit ans habitait chez moi et il rangeait généralement derrière lui. Ces derniers temps, cependant, il avait cessé de faire attention, il laissait traîner ses affaires et ne nettoyait plus la cuisine après ses repas.

J'aurais peut-être dû m'y attendre quand j'avais assoupli la règle consistant à n'offrir le gîte qu'aux étudiants plus âgés – de préférence ceux de dernier cycle, qui étaient généralement bien trop concentrés sur leurs études pour causer le moindre souci. Je tenais à cette existence tranquille et ordonnée que j'avais mise en place ces trois dernières années.

Si j'avais accepté Justin, c'était pour rendre service à une vieille amie : sa mère. Julia Wardlaw et moi nous étions connus au lycée. Selon Julia, en tant que fils unique, Justin n'était pas prêt à vivre le chahut propre aux résidences universitaires. Aussi tenait-elle à ce qu'il bénéficie d'une atmosphère plus calme et plus douillette pour sa première année de fac.

Après l'interrogatoire serré qu'elle m'avait fait passer, je m'étais presque senti honoré de la voir me confier son précieux chérubin.

Une grosse patte vint s'appuyer contre ma jambe. Je baissai les yeux vers Diesel, mon maine coon âgé



de deux ans, qui fit entendre un ronron compatissant. Puis il ôta sa patte et me dévisagea.

— Je sais, Diesel, dis-je en secouant la tête. Justin a un problème, sans quoi il ne se comporterait pas de la sorte.

Diesel me répondit par un nouveau gazouillement – nombre de spécimens de cette race ne miaulent pas, à la différence des autres – et je m'accroupis pour lui caresser la tête. Il arborait toujours sa fourrure d'été, douce comme du duvet. Son encolure et sa queue étaient moins épaisses qu'elles ne le seraient durant les mois froids à venir. Les touffes situées à la pointe de ses oreilles étaient d'autant plus visibles qu'il levait les yeux vers moi, arborant une expression patiente. Il avait un pelage gris zébré de noir et, à deux ans et une douzaine de kilos seulement, il n'avait pas encore atteint sa taille adulte. Avec leur large poitrail et leur silhouette musculeuse, les maine coon sont un peu les rugbymen du monde félin.

— On va avoir une petite discussion avec notre pensionnaire, dis-je.

Diesel appréciait le jeune homme et lui rendait souvent visite dans sa chambre, au deuxième étage.

— Tu imagines la réaction d'Azalea si elle débarquait un matin pour trouver un tel désordre ? Elle nous ferait la peau, à Justin et moi !

Diesel répondit à mon air chagriné par un regard solennel.

Azalea Berry, la gouvernante dont j'avais hérité en même temps que la maison, à la mort de ma chère tante Dottie, avait des idées très strictes quant à l'entretien d'une habitation. Elle avait aussi une opinion très arrêtée sur les chats imposants en tant qu'animaux de compagnie. Malgré tout, Diesel et Azalea étaient parvenus à une forme de cohabitation apaisée peu après que je l'eus ramené à la

maison, deux ans plus tôt. Même jeune chaton, Diesel avait deviné l'antipathie que ressentait Azalea à l'égard des félins.

Si elle était plus tolérante envers les étudiants, elle n'aurait pas pour autant permis à Justin de laisser la cuisine dans un tel état. Peut-être pourrais-je aider le garçon à régler son problème, quel qu'il soit, avant qu'il recommence et qu'Azalea lui tombe dessus.

Difficile toutefois de blâmer la gouvernante pour sa dévotion envers cette demeure, car tante Dottie n'avait pas regardé à la dépense – ni ménagé ses talents de décoratrice – à propos de ce qu'elle considérait comme le cœur de tout foyer. La cuisine, située dans la partie sud-est de la maison, était éclairée par le soleil qui brillait à travers de grandes fenêtres. La lumière se répandait dans toute la pièce, renforcée par le jaune pâle des murs et le blanc du carrelage. Les placards, eux, se paraient d'un bleu délicat qui s'harmonisait avec les nuances plus foncées de la table et des chaises.

Je pouvais presque humer l'arôme des biscuits au gingembre que tante Dottie me préparait quand j'étais enfant. Cette pièce n'avait connu que de bons souvenirs mais, l'espace d'un instant, je sentis enfler en moi la peine liée à la perte de ma chère tante et de mon épouse bien-aimée, Jackie. Elles étaient mortes à seulement quelques semaines d'intervalle, trois ans plus tôt. Je les imaginais assises ici, occupées à discuter joyeusement.

Je sortis de ma rêverie et croisai de nouveau le regard de Diesel. J'aurais juré y lire de la compassion.

— Oublions ça, dis-je.

Il agita la queue, puis se retourna et repartit en direction de la buanderie, où se trouvait sa litière.

Je me lançai quant à moi dans le nettoyage de la cuisine. Au moment où je rangeai le paquet de céréales, Justin réapparut.

— Monsieur Charlie, dit-il en se figeant sur le seuil. J'allais débarrasser.

Son sac à dos usé dans une main, il repoussa de l'autre les cheveux bruns qui lui retombaient sur les yeux. Ce gamin avait besoin d'une visite chez le coiffeur... ou d'un élastique pour se faire une queue de cheval.

Diesel, de retour, se frotta contre le jean de son ami. Justin s'accroupit pour lui gratter gentiment le crâne, sans toutefois cesser de m'observer entre ses mèches.

— Je te croyais parti en cours, dis-je. Si Azalea était de passage aujourd'hui, elle aurait eu quelques mots à te dire sur l'état dans lequel tu as laissé la pièce.

J'avais parlé d'une voix tranquille mais je vis Justin rougir. Il baissa la tête et sa tignasse retomba en avant, dissimulant ses traits. Il marmonna quelque chose en se redressant. Assis à ses pieds, Diesel le dévisageait attentivement.

— Pardon ?

— Désolé, répéta plus distinctement Justin avec un haussement d'épaules tout en esquivant mon regard. Je comptais vraiment ranger derrière moi mais j'ai pas vu le temps passer.

Il lança un coup d'œil dans ma direction avant de regarder de nouveau ses chaussures.

— Ce n'est pas grave, Justin. Mais j'ai l'impression que tu as l'esprit ailleurs depuis quelques jours. Ça ne te ressemble pas.

Il haussa de nouveau les épaules.

— Bon, je vais être en retard. Salut, Diesel.

Il se détourna et disparut dans le couloir. Quelques instants plus tard, il ouvrit la porte

d'entrée, et je fus soulagé de ne pas l'entendre claquer.

Il fallait vraiment que nous ayons une petite discussion, Justin et moi. Quelque chose le tracassait et il était à la limite de l'impolitesse. Depuis deux mois qu'il habitait ici, et à défaut d'être le jeune homme le plus sociable du monde, il s'était toujours montré poli. Jusqu'à récemment.

Moi-même papa de deux anciens adolescents, je savais qu'un changement de comportement pouvait être le signe de toutes sortes de problèmes. J'espérais qu'il ne s'agissait pas d'une histoire de drogue. Si tel était le cas, son père, un pasteur évangélique du genre conservateur, le délogerait sans doute de l'université pour le ramener de force à la maison. Julia ne serait pas ravie non plus et me reprocherait peut-être même de l'avoir laissé s'attirer des ennuis.

En principe, je n'avais aucune envie de me mêler de la vie de mes pensionnaires. Si le problème de Justin était sérieux, il devrait retourner chez ses parents. Je n'étais pas prêt à faire face à ce genre de difficultés.

Diesel m'accompagna jusqu'à la patère près de la porte de derrière, où je décrochai sa laisse et son harnais. Il se mit à ronronner tandis que je le préparais à sortir, avec ce grondement de moteur caractéristique qui lui avait valu son nom. Il adorait m'accompagner au travail.

— Laisse-moi récupérer mon manteau et ma sacoche, dis-je.

Je m'assurai qu'il n'y avait pas de tache de café ou de nourriture sur ma cravate, ni de poils de chat sur mon pantalon. Pourquoi les couleurs sombres les attiraient-elles comme de vrais aimants ? Après un rapide coup de brosse, Diesel et moi fûmes prêts.

Au fil des deux dernières années, depuis le jour où j'avais trouvé un chaton grelottant sur le parking de

la bibliothèque municipale, la plupart des habitants de ma ville natale d'Athena, dans le Mississippi, avaient pris l'habitude de me voir le promener en laisse. Comme Diesel grandissait, certains s'étaient demandé s'il n'avait pas du sang de lynx. En réalité, personne ici – moi compris – n'avait jamais vu de maine coon. Alors qu'allaient-ils penser lorsqu'il aurait atteint sa taille adulte un an plus tard ? Je n'en avais aucune idée.

Des inconnus nous arrêtaient parfois dans la rue pour me demander s'il s'agissait d'un chien à l'aspect bizarre. Et – promis, juré ! – Diesel prenait alors un air offensé. C'était un animal très sociable, qui n'avait toutefois que peu de patience avec la bêtise des autres. Un trait de caractère que, à titre personnel, je trouvais très attachant.

Une fois dehors, je captai un léger parfum de bois brûlé dans l'air frais automnal. C'était encore un peu tôt pour allumer la cheminée, mais l'un de mes voisins n'était de toute évidence pas d'accord. L'odeur me rappelait l'époque où je passais les froides journées d'hiver près du feu, chez mes parents.

Les maisons dans ma rue avaient toutes plus d'un siècle, la plupart étant occupées par les mêmes familles depuis des générations. L'architecture élégante, l'aménagement paysager à l'ancienne et l'impression d'habiter un quartier authentique m'avaient apporté un sentiment de sécurité bienvenu après la perte de ma femme.

Je chassai Jackie de mes pensées et me mis en route, précédé de quelques pas par Diesel. Le campus de l'université d'Athena – où nous nous rendions ce matin-là – se trouvait à trois pâtés de maisons vers l'est. Une promenade qui aurait dû prendre cinq minutes en demandait généralement quinze ou vingt. Diesel et moi nous arrêtions plusieurs

fois pour que ses nombreux admirateurs puissent le saluer. Il se laissait faire sans sourciller, ses roucoulements et ses ronronnements faisant naître des sourires sur bien des visages, le mien compris. Une ou deux personnes me gratifiaient même en général d'un « bonjour, Charlie », ce qui m'évitait de me sentir complètement oublié.

Jordan Thompson, la propriétaire de *L'Athenaeum*, notre librairie indépendante locale, était de sortie pour son footing matinal. Elle nous fit un signe de la main en nous dépassant à toute vitesse. J'étais bien obligé d'admirer son esprit sportif. J'aurais aimé pouvoir l'imiter.

Diesel et moi arrivâmes à destination à l'instant même où Rick Tackett, le responsable logistique des deux bâtiments qui composaient la bibliothèque, ouvrait la porte d'entrée. Huit heures pile, pas une seconde plus tôt. Nous étions sur la véranda du manoir d'inspiration grecque, construit avant la guerre de Sécession, qui abritait désormais les bureaux administratifs, les archives et la collection de livres rares. Le bâtiment principal, à savoir la bibliothèque Hawksworth, se trouvait juste à côté.

Rick répondit à mon salut par un hochement de tête puis s'écarta pour nous laisser entrer. Âgé d'une dizaine d'années de plus que moi, Rick était agréable mais peu enclin à la conversation. Il passait l'essentiel de son temps dans l'unité Hawksworth, si bien que je ne le voyais qu'occasionnellement.

Diesel s'engagea en premier dans l'escalier central, en direction du premier étage. Arrivé sur le palier, il tourna à gauche et s'arrêta face à une porte vitrée, sur laquelle s'étaient en lettres d'or les mots ARCHIVES DES LIVRES RARES.

Une fois la porte déverrouillée et ouverte, je lâchai Diesel et fis le tour de la salle pour allumer les lumières. Pendant ce temps, mon chat s'installa

sur son perchoir préféré : un coussin posé sur le large bord de la fenêtre derrière mon bureau. Je détachai la laisse de son harnais, l'enroulai sur elle-même et la plaçai à côté de son coussin.

Diesel se mit à ronronner. Je rangeai mon manteau et ma sacoche, m'installai à mon bureau, allumai l'ordinateur et commençai à organiser mentalement les heures à venir.

Je travaillais sur place deux jours par semaine en tant que catalogueur et archiviste, même si j'aimais trop ce que je faisais pour vraiment parler de « travail ». Durant ma carrière de bibliothécaire à Houston, j'avais dévoué l'essentiel de mon temps à l'administratif. Après une si longue période consacrée aux budgets et à la gestion du personnel, c'était le paradis de pouvoir de nouveau cataloguer des livres.

En somme, je me sentais parfaitement à ma place en compagnie de Diesel et des livres rares.

J'avais à peine commencé la lecture de mes e-mails que j'entendis frapper à la porte.

— Bonjour, Charlie.

Melba Gilley entra dans la salle, aussi sculpturale et racée qu'à l'époque du lycée. J'aimais beaucoup Melba, et elle aussi m'appréciait. À ce stade toutefois, renouer nos liens amicaux nous suffisait amplement. Je ne me sentais pas prêt à rencontrer quelqu'un. D'ailleurs, à présent que j'approchais de la cinquantaine, j'ignorais si je le serais un jour et, si oui, quand. Je ne tenais pas à connaître les complications émotionnelles qui iraient de pair avec une nouvelle relation.

— Salut, Melba. Quoi de neuf ?

Elle se laissa tomber sur le siège à côté de mon bureau et chassa une poussière invisible sur son tailleur couleur aubergine avant de répondre :

— J'ai hâte. Pas toi ?

Elle porta son attention sur la fenêtre derrière moi.

— Salut à toi, adorable Diesel.

Celui-ci répondit par une sorte de roucoulement sans pour autant quitter son coussin.

— Hâte de quoi ? demandai-je, les sourcils froncés.

Avais-je oublié quelque chose d'important ?

— La grande réception de ce soir. De quoi d'autre voudrais-tu que je parle ? sourit Melba. Ce n'est pas tous les jours qu'Athena accueille l'un de ses enfants chéris.

— Ah, ça, dis-je. Tu parles...

Elle secoua la tête.

— Charlie Harris, tu ne me feras pas croire que tu n'es pas curieux de voir ce qu'est devenu Godfrey Priest après toutes ces années. Je sais bien que vous ne vous entendiez pas au lycée, mais tu dois quand même avoir envie de contempler un si célèbre auteur en chair et en os, ajouta-t-elle avec un petit rire.

Je pris un air faussement affligé.

— C'était un abruti il y a trente-deux ans. Il est sans doute encore pire aujourd'hui, sauf que, en prime, il est riche.

— Il s'est marié quatre fois, précisa Melba. C'est en tout cas ce qui se dit. J'imagine qu'avec tout ce que lui rapportent ses livres il a les moyens de payer les pensions alimentaires.

— Je n'ai pas contribué à le renflouer, répondis-je. Du moins pas depuis la sortie de ses premiers bouquins.

— Ah, donc tu as bien lu certains de ses romans ! s'exclama une Melba quasi triomphante.

— Je l'avoue. J'étais curieux, comme tous les habitants d'Athena. Et les premiers m'ont bien plu d'ailleurs. Très distrayants. Mais quand Godfrey a



commencé à écrire des policiers violents aux intrigues de moins en moins crédibles..., fis-je avec une grimace qui témoignait de ma répugnance. Sans parler des violences faites aux femmes qu'il y décrivait. Ne me dis pas que tu le lis encore ?

Melba hocha la tête.

— Non, j'ai arrêté depuis plusieurs tomes déjà. Pour les mêmes raisons que toi.

— Alors de quoi as-tu hâte ?

— C'est un auteur de best-sellers, une célébrité, répondit Melba. On ne peut pas dire que la ville en voie défilier beaucoup, non ? Il ne se passe jamais rien de palpitant ici.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu n'as tout de même pas oublié la fois où Roberta Hill a repeint son mari à la bombe de peinture rose après l'avoir trouvé nu et ivre mort dans la caravane de Liz Graham ? J'ai entendu dire que c'était plutôt *palpitant*, surtout quand il s'est réveillé et l'a courcée avec une hache dans l'artère principale.

Melba éclata d'un grand rire.

— Oh, Charlie, j'aurais vraiment aimé que tu sois là ! Je n'avais jamais rien vu d'aussi drôle de toute ma vie. Delbert, entièrement rose, avec son service trois-pièces qui s'agitait. Je sortais de la banque quand sa femme et lui sont passés en courant devant moi. Il a de la chance que Roberta n'ait pas fait pire, comme lui couper le zizi.

Je ris à mon tour, en essayant de ne pas me représenter la scène avec trop de précision. J'entendis Diesel ronronner dans mon dos, comme s'il s'amusaient avec nous.

Le téléphone portable de Melba sonna. Avec une moue, elle le sortit de l'étui porté à sa ceinture. Elle maniait l'appareil comme un as de la gâchette et le

fit tourner entre ses doigts avant de l'immobiliser pour lire l'écran.

— Sa Majesté me réclame.

Elle prit l'appel pour assurer à notre patron qu'elle le rejoindrait dans un instant. Puis elle mit fin à la conversation, rengaina l'appareil avec une nouvelle pirouette et se leva.

— Bon, le devoir m'appelle. Franchement, je crois qu'il n'arriverait pas à trouver son propre popotin si je n'étais pas là pour lui montrer où il est, commenta-t-elle avec un petit rire moqueur.

— Voilà ce qui fait de toi une assistante vraiment remarquable, dis-je. Tu connais la place de chaque chose.

— À plus tard, répondit-elle avec un sourire.

Je laissai échapper un petit rire.

Peter Vanderkeller, le directeur de la bibliothèque, ne ressemblait à rien tant qu'à un râteau de jardinage. Ses pieds taille quarante-huit semblaient disproportionnés par rapport à sa silhouette s'étirant sur un mètre quatre-vingt-treize. Melba jurait ne l'avoir jamais vu avaler quoi que ce soit et j'avais plutôt tendance à la croire ; je ne l'avais jamais vu porter autre chose à sa bouche que le stylo ou le crayon qu'il mâchait systématiquement durant les réunions.

Le silence qui suivit le départ de Melba était agréable. Disons que « discrète » n'était pas l'adjectif que la plupart des gens auraient choisi pour la décrire.

Je retournai à mes e-mails et me forçai à lire la dépêche hebdomadaire du général Peter à ses troupes, comme nous la surnommions un peu méchamment entre employés. L'année dernière, à Halloween, plusieurs d'entre nous étaient arrivés en uniforme pour une réunion d'équipe. Peter n'avait pas compris la plaisanterie ; il ne captait jamais

ce genre de choses. J'en avais parfois de la peine pour lui.

Le sujet du sermon de la semaine était le recyclage. Peter exhortait chacun à cesser d'apporter de l'eau en bouteille pour la remplacer par celle, filtrée, de la salle de repos du personnel. Je coulai un regard vers ma sacoche. Elle contenait habituellement au moins deux bouteilles d'eau. Je pris la décision de les remplir dorénavant au robinet quand elles seraient vides. Cela satisferait peut-être le patron.

Le dernier message que je lus était un rappel au sujet de la réception prévue le soir même au domicile du président de l'université, en l'honneur de notre célébrité. Je m'étais dit que je n'irais pas mais je savais bien que ma curiosité l'emporterait. J'avais beau détester Godfrey Priest, j'avais envie de voir ce qu'il était devenu après tout ce temps.

À l'époque du lycée, je m'étais laissé intimider par ce type. Il était plus grand et plus beau que moi, toujours à se vanter de son succès auprès des filles. Nous n'avions jamais été amis, que ce soit au lycée ou à la fac – l'université d'Athena. Tout cela remontait à loin, toutefois. Le passé était largement digéré, non ?

Peut-être pas.

Si la meilleure des revanches consistait, comme le disaient certains, à mener une existence heureuse, je tenais à montrer à cet imbécile que j'allais bien.

Je secouai la tête face à ma propre sottise et me détournai de l'ordinateur pour fouiller dans les papiers sur mon bureau. Où avais-je mis cette lettre ? Je soulevai une ou deux des piles de documents jusqu'à retrouver ce que je cherchais.

En plus de l'inventaire des œuvres, j'étais aussi chargé de certaines questions de documentation en lien avec l'histoire de l'école, les archives et livres

rare de la bibliothèque. La veille, j'avais reçu une demande de la part d'une dame âgée de Vicksburg, qui tentait de localiser une brindille perdue de son arbre généalogique. Ladite brindille était censée avoir fréquenté l'université d'Athena dans les années 1840, peu après son inauguration.

Je balayai le courrier du regard jusqu'à trouver le nom que je cherchais. Je reposai la lettre et me dirigeai vers une étagère à gauche de la porte, en quête d'un vieux registre d'inscriptions susceptible de répondre à la question. J'espérais bien un jour obtenir la subvention nécessaire à la numérisation des archives mais, en attendant, je devais travailler à l'ancienne.

Je sortis le livre et tournai précautionneusement les pages jusqu'aux années concernées.

Des sons me parvenaient depuis d'autres endroits du bâtiment. L'acoustique se comportait souvent bizarrement, le grand escalier et l'immense plafond du hall d'entrée servant de caisses de résonance aux voix des uns et des autres.

Tandis que j'inspectais l'écriture précise mais minuscule du registre concerné, à la recherche d'un dénommé Bushrod Kennington, je captai des bribes de conversation. Tout à ma tâche, je ne leur accordai guère d'attention. Mais les termes « meurtre » et « Priest » me firent soudain tendre l'oreille.

J'écoutai attentivement mais sans pouvoir discerner autre chose. Puis les voix s'évanouirent.

Je trouvai l'incident étrangement perturbant, sans pouvoir expliquer pourquoi. Je supposais que la conversation tournait autour de Godfrey Priest, puisqu'il constituait un sujet de choix à Athena, ces jours-ci. Entendre le mot « meurtre » associé à son nom n'était pas si étrange. Il était, après tout, auteur de romans policiers.

Je me détendis et repris mes recherches jusqu'à localiser le vieux Bushrod.

De retour à mon bureau, je pris quelques notes, avec l'idée de répondre au courrier après le déjeuner. J'avais prévu de dédier la matinée au catalogage. Je récupérai le chariot de livres sur lequel je travaillais précédemment et sortis le premier ouvrage en attente de classement. Après l'avoir inscrit dans le module dédié de notre système de gestion, j'entamai un examen plus poussé.

Ce volume, qui faisait partie d'une collection d'ouvrages médicaux du XIX<sup>e</sup> siècle, était un essai sur le travail des sages-femmes écrit en 1807 par un certain Thomas Denman. La reliure était en excellent état, mais j'ouvris néanmoins le livre avec un luxe de précautions, comme toujours. À force, j'avais pris l'habitude de manipuler des éditions vieilles de deux siècles, voire plus. Je ne pouvais m'empêcher de

m'émerveiller en les touchant. Si résistantes, capables de survivre au temps si on en prenait soin, et à la fois si fragiles, si faciles à détruire... Une légère odeur de renfermé titilla mes narines tandis que je caressais du bout des doigts le papier frais et soyeux.

Le plus amusant lorsqu'il s'agissait de cataloguer un texte aussi ancien était de noter tout ce qui, sur cet exemplaire – inscriptions, cachets, annotations –, le distinguait des autres. Sur la page de garde de celui-ci, la date d'achat et le nom de son précédent propriétaire étaient inscrits à l'encre désormais délavée :

*Dr Francis Henshall, 18 mars 1809*

En poursuivant mon examen, je trouvais d'autres notes écrites de la même main. Le Dr Henshall avait ajouté au texte des commentaires fondés sur ses propres patients.

Je me tournai vers l'ordinateur en quête de la fiche d'information, qui avait été téléchargée dans notre système depuis une base de données bibliographique. Toutes les infos essentielles étaient présentes : titre, éditeur, date, etc. J'y ajoutai les notes pour identifier cet exemplaire précis.

Plongé dans mon travail, je sursautai en entendant soudain quelqu'un se racler la gorge de l'autre côté de mon bureau. Je ravalai mon agacement d'être ainsi interrompu et tournai la tête vers le nouveau venu. Puis j'écarquillai les yeux de surprise en le reconnaissant.

Je sauvegardai à la hâte mon travail en marmonnant :

— Un instant, je vous prie.

— Prends ton temps, Charlie, tonna Godfrey Priest d'une voix qui fit voler en éclats le silence de la salle.

À côté de moi, Diesel s'étira et bâilla. Toujours ravi d'avoir de la visite, il sauta au bas de son perchoir pour accueillir l'écrivain.

Que venait-il faire ici ? Nous n'avions jamais été proches, ni au lycée, ni à la fac. Alors pourquoi me rendre visite ?

— Bonjour, Godfrey, dis-je en me levant.

Je fis le tour du bureau pour lui serrer la main, Diesel sur les talons.

— Ça fait longtemps, ajoutai-je.

— Comme tu dis, répondit Godfrey d'une voix toujours joviale.

Il saisit ma paume et la serra avec vigueur.

— Tu as l'air en forme.

— Toi aussi, répondis-je en tâchant de ne pas grimacer.

Quand Godfrey libéra ma main, j'agitai discrètement mes doigts endoloris.

Il était plus grand encore que dans mon souvenir. Je compris pourquoi en baissant les yeux sur ses pieds : il portait une onéreuse paire de santiags dont les talons ajoutaient cinq bons centimètres à son mètre quatre-vingt-treize.

— C'est quoi, ça ? Un chat ? s'étonna-t-il en regardant Diesel faire lentement le tour de ses jambes.

Visiblement déçu, le félin remonta sur son cousin devant la fenêtre. Puis, dans un nouveau bâillement, il nous tourna le dos et se rallongea pour faire une sieste. Je lui donnerai une friandise en récompense.

— C'est un maine coon, dis-je. Ils sont plus grands que la majorité des chats.

— C'est la première fois que je me fais snober par un matou.

Godfrey se mit à rire mais son expression laissait transparaître une forme d'agacement.

— D'habitude ils m'adorent, ils sentent que j'ai un truc avec eux.

Je tentais de ne pas rire.

— Diesel n'accroche pas avec tout le monde. Ne t'en offusque pas.

Je poursuivis mon examen à la dérobee. Godfrey et moi avions le même âge, mais il paraissait avoir bien dix ans de plus. Il avait la peau tannée et des années d'exposition au soleil avaient tracé des rides sur le pourtour de ses yeux. Sa chevelure aussi avait souffert, désormais réduite à une tignasse de brins de paille décolorés. Ses vêtements de marque et la Rolex à l'épais bracelet en or qu'il consulta de manière ostentatoire témoignaient de sa réussite financière.

— Que puis-je faire pour toi, Godfrey ? demandai-je en reprenant ma place et en lui faisant signe de s'asseoir. Tu es venu évoquer le bon vieux temps ?

Il cala sa silhouette longiligne sur la chaise et croisa les bras.

— Je sais de source sûre que c'est toi l'archiviste ici, répondit-il en refusant de relever ma petite pique.

*Toujours aussi pompeux.*

— C'est exact, répondis-je.

J'attendis sans rien dire.

Godfrey porta son attention sur Diesel, qui dormait derrière moi.

— Et ils te laissent amener cet animal sur ton lieu de travail ?

Je le vis crispier les doigts comme il balayait la pièce du regard. Il paraissait nerveux sans que je puisse en deviner la raison.

— Comme tu peux le constater, dis-je.

Le rouge lui monta aux joues et il tourna la tête vers moi. Je me souvins qu'il n'avait jamais



beaucoup apprécié les sarcasmes, et encore moins quand il était visé.

— Quand est-ce que tu es revenu à Athena ? s'enquit-il. Je ne repasse pas très souvent, j'ai un emploi du temps trop exigeant : tournée des libraires, interviews, réunions à Hollywood avec des producteurs...

Il observa de nouveau la salle. Allait-il finir par m'avouer le but de sa visite ? Combien de vantardises allais-je encore devoir subir ?

— Il y a trois ans, répondis-je en essayant de ne pas montrer mon impatience.

S'imaginait-il que sa vie bien remplie allait m'impressionner ?

— Peu après la mort de ma femme, ma tante m'a légué sa maison en ville, ajoutai-je.

— Dottie ? demanda Godfrey, les sourcils froncés. Donc elle aussi est morte ?

— Quelque temps après ma femme.

— Désolé pour toi. Deux décès aussi rapprochés, c'est rude.

— Ça été dur, confirmai-je.

Puis un souvenir me revint en mémoire.

— Tu as habité chez ma tante pendant deux ou trois semestres, non ?

Godfrey opina du chef.

— Durant ma dernière année. Mes parents avaient vendu leur pavillon et déménagé pour Fairhope, en Alabama. Quant à moi, j'en avais assez de la résidence universitaire. J'ai eu de la chance que Dottie ait une chambre de libre. C'était une femme fantastique, ajouta-t-il avec un sourire nostalgique qui adoucissait son expression.

— Sans aucun doute.

Je ne me souvenais pas avoir vu cette facette de Godfrey auparavant. Il avait de toute évidence eu de l'affection pour ma parente.

— Tu as beaucoup de succès, ces derniers temps, dis-je. Tous tes livres se classent parmi les best-sellers. Belle performance.

Le sourire de l'écrivain laissa la place à une grimace suffisante.

— Merci. Mes sept derniers romans figuraient en tête des ventes dès leur parution, déclara Godfrey. C'est d'ailleurs plus ou moins pour ça que je suis là.

— J'ai entendu dire que tu allais recevoir un prix en tant qu'ancien élève ayant fait carrière.

Godfrey hocha la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, même si c'est officiellement pour cette raison que je suis de retour en ville. Non, je parlais du fait que je sois venu te parler.

*Enfin !*

— À savoir ?

— Les archives, répondit Godfrey. Je vais faire don de mes textes aux archives de l'université. J'ai prévu de l'annoncer ce soir au dîner. Comment est-ce que l'on procède ? demanda-t-il, son regard planté dans le mien.

L'administration de la bibliothèque serait ravie d'un tel cadeau et c'était selon moi une excellente idée. À une condition.

— Je suis certain que l'école serait honorée d'accueillir tes manuscrits, dis-je. Mais en faire don est une chose. Es-tu également prêt à offrir les fonds nécessaires à la préparation, au catalogage et à la maintenance ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'il y a à faire hormis les ranger sur une étagère ? ajouta Godfrey avec un geste de la main en direction des rayonnages. Et de quels montants s'agit-il ? Je pense avoir les moyens.

— Les documents devront être organisés et référencés, dis-je sans relever sa dernière phrase. Cela pourra prendre du temps selon l'ampleur de la

collection. Je suis effectivement l'archiviste mais je ne travaille qu'à temps partiel. L'intégration de toutes tes données pourrait prendre des années, en tenant compte des autres livres et collections déjà en attente de traitement.

— Si je vous donnais assez d'argent, vous pourriez engager quelqu'un pour cataloguer mes annales et faire en sorte que ça aille plus vite, non ? Je n'ai pas envie qu'ils prennent la poussière dans un carton.

— Oui, répondis-je. Notre budget est minuscule et nous dépendons largement des dons.

— Combien vous faudra-t-il ?

— Quelle quantité de documents veux-tu envoyer ? demandai-je.

Je lui désignai une boîte posée à côté de lui, à peu près de la taille d'une rame de papier pour ordinateur.

— Ça représenterait combien de boîtes ?

Godfrey contempla l'objet et prit quelques instants avant de répondre :

— Il y a les manuscrits de tous mes romans, et j'en ai publié vingt-trois. Puis il y a ma correspondance, les copies de mes livres en anglais et dans différentes langues.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Disons cinquante-quatre cartons.

Une réponse étrangement précise. Avait-il déjà tout emballé ? Il n'imaginait sans doute même pas la possibilité que l'université refuse son cadeau.

— Auxquels tu en ajouteras d'autres, supposai-je tout en faisant quelques calculs mentaux.

— C'est sûr, répondit Godfrey. Je compte bien écrire pendant encore longtemps. Je touche du bois, dit-il en toquant de ses phalanges mon bureau.

Je m'emparai d'un carnet et d'un crayon à papier pour établir un coût approximatif. Quand je lui

annonçai le montant, Godfrey n'hésita pas un instant.

— Ça me semble bien, dit-il. Je vous verserai le double, pour qu'on soit sûrs de notre coup. De quoi couvrir les frais pour plusieurs années, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Et parce que la voix de mon patron retentissait déjà sous mon crâne, j'ajoutai une phrase attendue, même si elle ne me plaisait guère :

— Tu souhaiteras sans doute également mentionner l'université dans ton testament. Ça ne peut pas faire de mal.

Godfrey se mit à rire.

— C'est un truc que t'es obligé de dire, hein ?

— Oui, admis-je en espérant que l'amertume ne se lisait pas trop sur mon visage.

— Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude. Les gens passent leur temps à me demander de l'argent. J'appellerai mon avocat dans l'après-midi pour qu'il s'en occupe, dit-il avec un sourire.

— Il faudra que tu en parles avec l'équipe administrative ce soir après ton annonce.

Godfrey opina du chef.

L'affaire semblait conclue, mais il ne bougea pas de son siège pour autant. J'attendis sans rien dire.

— Alors, comme ça, tu habites dans la maison de Dottie ? demanda-t-il.

— Oui.

— Tu accueilles à ton tour des étudiants ?

Il avait focalisé son attention vers la fenêtre derrière moi, au pied de laquelle Diesel dormait toujours.

— Oui, répondis-je. C'était son souhait et ce n'est pas si mal d'avoir quelqu'un à la maison maintenant que mes deux grands enfants ont quitté le nid.

Godfrey me regarda, une expression étrange sur le visage.

— Tu as des enfants ?

— Un garçon et une fille. Sean a vingt-sept ans, Laura vingt-trois.

— C'est chouette, dit Godfrey d'une voix douce. D'être parent, je veux dire.

Peut-être avais-je accompli quelque chose que Godfrey n'avait pas su faire. À ma connaissance, il n'avait pas cette expérience. J'avais de la chance, même si je n'étais pas un riche écrivain.

Godfrey pivota légèrement sur son siège.

— Comment sont les pensionnaires ? Ceux qui vivent avec toi ?

— Ce sont tous les deux des jeunes gens sympathiques, répondis-je, déconcerté par la tournure de la conversation.

Pourquoi s'intéressait-il à mes pensionnaires du moment ?

— L'un d'entre eux s'appelle Justin, non ?

Godfrey s'était plongé dans l'examen attentif de ses mains.

— Oui, il y a bien un Justin à la maison. L'autre, Matt, passe actuellement un semestre à Madrid. Il fait des recherches en vue de son mémoire.

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise.

— Écoute, Godfrey, si tu me disais ce qui se passe ? Pourquoi toutes ces questions ? Tu connais Justin ?

— Non. Mais j'aimerais bien.

Il marqua une pause, prit une profonde inspiration, puis se tourna pour me regarder en face.

— C'est mon fils, Charlie, mais il ne le sait pas.

— Tu es le père de Justin ?

Je dévisageai Godfrey avec l'impression qu'il me faisait une blague de mauvais goût. À l'époque du lycée, il avait une réputation de farceur.

En le voyant hocher la tête, j'acquis pourtant la conviction qu'il était sérieux. Mais pourquoi me dire tout ça ? Simplement parce que Justin logeait chez moi ?

— C'est incroyable...

Un commentaire idiot, mais je ressentais le besoin d'énoncer quelque chose.

— Comme tu dis, répondit Godfrey.

Il baissa de nouveau les yeux sur ses mains avant de poursuivre :

— Il y a encore six mois, je ne savais même pas que j'avais un fils. Je n'arrive pas à croire que Julia ne m'ait jamais rien dit, souffla-t-il avec une note étrange dans la voix.

— Julia Wardlaw ? répondis-je avec l'impression de jouer le rôle du perroquet pas futé.

Godfrey releva la tête.

— Oui. Tu dois te souvenir d'elle. Julia Peterson, à l'époque du lycée. Dieu qu'elle était belle !

Il sourit.

Julia avait effectivement été canon trente ans plus tôt. Je la voyais désormais chaque vendredi soir, quand elle passait récupérer Justin. Les années

n'avaient malheureusement pas été clémentes avec elle.

— Tu l'as revue récemment ? demandai-je.

— Non, mais on s'est parlé, répondit Godfrey. Elle m'a écrit via mon site Web pour me parler de Justin. J'ai eu l'impression que le sol s'ouvrait sous mes pieds.

— J'imagine.

La nouvelle apportait un éclairage neuf sur un certain nombre de choses. Quand Julia m'avait amené Justin pour l'aider à emménager, elle avait évoqué sa famille. Visiblement aussi réticente à me parler que moi à l'écouter, elle semblait estimer que c'était malgré tout de son devoir. Justin et son père, Ezra, n'étaient pas d'accord quant au choix de l'établissement. Ezra Wardlaw aurait voulu que Justin étudie dans une petite université religieuse pour devenir pasteur à son tour, mais le jeune homme s'était rebellé, soutenu par sa mère. C'était leur unique enfant, et sa « trahison » – c'était le terme que Julia avait employé en citant son mari – était dure à avaler pour Ezra.

— Ce ne sont pas mes affaires, dis-je à Godfrey, mais tu es certain que Justin est de toi ?

Il me dévisagea comme si j'étais complètement stupide.

— Absolument, dit-il. Tu n'imagines pas que je puisse croire une telle chose sur parole, si ? Je savais que c'était une possibilité, or, dans ma situation, il me fallait des certitudes, donc j'ai insisté pour qu'il y ait un test ADN.

— Naturellement, répondis-je sur un ton ironique. Ce ne sont toujours pas mes affaires mais qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Rencontrer Justin, dit Godfrey. Lui parler, lui expliquer la situation. Maintenant que je suis au courant, je tiens à faire partie de sa vie.

Peut-être l'étudiant était-il déjà au courant de l'existence de son célèbre père biologique. Julia aurait pu lui en parler, sachant que Godfrey serait de passage à Athena. D'autant que la nouvelle était parue dans le journal local deux semaines plus tôt.

Cela pouvait expliquer le comportement de Justin ces derniers jours. Apprendre que son père n'était pas Ezra Wardlaw mais Godfrey Priest avait de quoi causer un choc.

*Pauvre gamin.*

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Godfrey en me dévisageant.

— Rien, je pensais à Justin.

Pas question de partager mes réflexions avec Godfrey. D'autant qu'il ne s'agissait que de spéculations.

— Tu l'aimes bien ? Tu penses que c'est un bon garçon ?

Il semblait tellement désireux d'en savoir plus sur ce fils inconnu que j'eus de la peine pour lui. Mais j'étais surtout soucieux de la façon dont Justin allait réagir. Serait-il capable d'assumer l'arrivée d'un autre père dans sa vie ?

— Oui, je l'apprécie. C'est un jeune homme agréable et intelligent.

Dans mon dos, Diesel fit connaître sa propre opinion via de petits ronrons ; il savait de qui nous parlions.

— C'est un fils que tu pourras accueillir avec fierté dans ta vie, ajoutai-je.

— Merci, Charlie, répondit Godfrey. Tu n'as pas idée de ce que ça représente pour moi, souffla-t-il d'un ton tellement plein de reconnaissance qu'il en devenait pathétique.

Je compatis.

— Quand comptes-tu le rencontrer ?